
J A C Q U E S G I L A R D

«JA EM VAIG APLATANANT»:
L'EXIL COLOMBIEN DE
RAMON VINYES (1940-1950)

UN EXIL PARTICULIER

Dans la diaspora des intellectuels catalans chassés par la victoire militaire du franquisme, Ramon Vinyes présente la particularité de n'avoir pas eu à partir dans l'inconnu. La douleur de l'exil ne lui fut pas épargnée, mais elle prit la saveur paradoxale du retour à la routine : gagnant la Colombie et la ville portuaire de Barranquilla, en février 1940, il ne faisait que revenir là où il avait déjà vécu plusieurs années. Il était arrivé en Colombie pour la première fois en 1913 et, avec quelques brèves interruptions, il avait habité Barranquilla de 1914 à 1925 et y avait encore séjourné de la fin de 1929 au printemps 1931. Il jouissait d'un prestige de brillant intellectuel dans la ville même et d'une solide réputation dans le pays. La création de la revue avant-gardiste *Voces*, qu'il inspira constamment sans en être officiellement le directeur (1917-1920), justifiait cette renommée qui restait bien vivante.

Vinyes avait aussi à Barranquilla une maison qui ne l'attendait peut-être pas mais qui l'accueillit tout de même : il avait épousé en 1922 une *Barranquillera*, María

Salazar, avec laquelle il n'avait eu qu'une brève vie commune et dont il ne se souvint qu'au moment où l'exode lui imposa de trouver un point de chute.

Il savait ce qu'était l'expatriation, dont il ne gardait guère de bons souvenirs, mais il lui fallait, au seuil de la vieillesse (il avait 57 ans), découvrir la souffrance de l'exil. Le 26 mars 1939, arrivant à Paris après quatre semaines passées à Toulouse, il avait écrit dans son journal : «Començo a saber el que es anar de refugiat polític. Ho vaig aprendre arran de frontera francesa. Fins aleshores havia sabut que era deixar la terra». Sa condition de réfugié – dans un France guère accueillante – le mettait sur le chemin de l'exil, ce que serait sa situation en Colombie, même s'il employait peu le mot «exili» dans ses écrits intimes. L'impossibilité de regagner avant longtemps la Catalogne faisait de lui un exilé, bien que la Colombie lui fût familière et l'accueillît avec plaisir.

Dans l'exil de Ramon Vinyes, l'expatriation forcée se combinait à la conscience de retrouver un milieu trop connu, oublié pendant des années et nullement regretté.

LE RETOUR DE L'HOMME DE LETTRES

Etre reconnu et bénéficier d'un respect réservé aux célébrités est un privilège : Vinyes est flatté quand, le 26 février 1940, arrivant à Barranquilla et pouvant à juste titre s'inquiéter d'être dépourvu de visa, il est reconnu par un fonctionnaire de l'immigration. Le soir, il écrit dans son journal : «Un dels que venen em coneix: "Ramon Vinyes torna a Colombia!" –es la seva exclamació y em mostra una gran deferencia». Quelques heures plus tard, à la radio, son ami Víctor Manuel García Herreros, journaliste et écrivain qui avait partagé avec lui les activités intellectuelles des années 1917 à 1925, annonce son retour à grand fracas :

A «La Voz de la Patria», gracias a Garcia Herreros, anuncien el meu retorn a Colombia com una cosa sensacional. El que em diu Garcia Herreros es una cosa exaltadissima. «Ha tornat Ramon Vinyes!» Em plau malgrat tot.

Dans les jours qui suivent, l'accueil chaleureux ne se dément pas, malgré l'indolence tropicale, que Vinyes ne manque pas d'observer par ailleurs, et l'intellectuel n'évite pas quelques bouffées de vanité : «Es la vegada que a Barranquilla s'em manifesten més simpaties» (11 mars). Mais il ne peut oublier la Catalogne ni les inimitiés qui, estime-t-il, l'y ont privé d'une reconnaissance méritée. Malgré la défaite et l'exode, il n'oubliait pas son échec au prix Ignasi Iglesias de 1938. Par contraste, la

satisfaction de se sentir estimé à Barranquilla réveillait ses amertumes de la vie littéraire et théâtrale barcelonaise. Dès le 28 février, surlendemain de son arrivée, il écrit : «He retornat a Barranquilla i trobo arreu una admosfera de consideració i afecte: no m'ho esperava; aixó em fa oblidar l'esquerpor de la nostra lluita literaria». Le 17 mars : «... cal a dir que aci fan sentir-me més que “faig” de literat que a Catalunya». Le 20 mars :

Es veu que aci, en el temps que he estat fora, no s'ha deixat de parlar de mi. I jo tan ausent, sense recordar-me de Colombia! Si hagués conreat la literatura a América o a Espanya seria un home absolutament conegut. M'ha limitat Catalunya. Però aixó em diu l'empenta que he portat en mi i com es enveja tota l'oposició que se m'ha feta a la meva terra, per la que m'he sacrificat.

L'estime du milieu local n'allait pas sans contrepartie. Vinyes savait d'expérience que la vie intellectuelle *barranquillera* était plus mondaine que créative. Soumis à une élite politique et mercantile indifférente à la culture, les beaux esprits cherchaient à exister dans des activités très provinciales. Dès le 2 mars Vinyes commence à refuser sa participation : il faut éviter l'usure qui le ferait vite passer pour un parmi d'autres : «El dia ha passat amb visita de Garcia Herreros i l'Speaker de la radio. Volien que parlés aquesta nit i jo no he volgut. No em vull prodigar». Lui qui, réfugié en France, n'avait ressenti aucun désir de retrouver ce milieu intellectuel (une allusion très virulente dans son journal, le 17 août 1939), il sait en voir les ridicules, qui sont une manifestation des défauts qui l'irritaient dans la société tropicale. Le 14 mars, le public d'une soirée culturelle lui inspire cette notation sévère :

Public tropical. Una elegant amb una «toca» de vellut carmesí, canongues a les orelles, cabellera negra, reptílica, mans guantadas amb guants de punt i anells que's transparenten entre les xarxes dels guants.

Un bel esprit local, le musicien et musicologue Emirto de Lima, «docteur de l'Université de l'Andhra» et consul de deux pays (Honduras et Liberia), est victime des sarcasmes secrets du journal : «La vetllada es omplenada per una disquisició de l'Emirto sobre art mexicà. Es cursilísim. Diu les coses puerils més insípides» (29 juin). «En arribar a casa del consol, m'el veig a ell amb unes creus i unes faixes, igual que l'Emperador Jones d'O'Neill. La festa roda plena d'himnes i de musiqueta» (15 septembre).

La vérité de sa condition d'exilé apparaît à Vinyes dès qu'il lui faut d'urgence monnayer son prestige. A son ami le philosophe Julio Enrique Blanco, compagnon de

premier plan dans l'aventure de *Voces* et maintenant responsable de l'éducation à Barranquilla, il se plaint amèrement du sort matériel qui lui est fait. Blanco lui propose une chaire à 40 pesos par mois dans une école secondaire et Vinyes s'indigne : «Li explico que una conferencia, Vinyes, un article, Vinyes, però que ningú no es recorda que jo mengi» (22 avril 1940). Mais il n'a pas le choix et il accepte ; pour octobre, Blanco lui procurera un enseignement à 200 pesos par mois, qui permettra à Vinyes de vivre pendant les dix années à venir.

Le journalisme avait été le premier recours de Vinyes, à peine arrivé à Barranquilla. Juan B. Fernández, directeur de *El Herald*, lui avait proposé de collaborer : des articles du Catalan allaient être un facteur de prestige pour le journal. Un éditorial et quelques «notes» («les que vulgui») hebdomadaires allaient rapporter à Vinyes 20 pesos par mois, somme appréciable dans le journalisme colombien mais insuffisante pour vivre. L'offre avait quelque chose d'un piège.

D'abord, il fallait renoncer à n'écrire qu'en catalan ; la langue maternelle allait être confinée au champ intime (notes de toute sorte, fiches de lecture, journal, écriture théâtrale), tandis que le castillan devenait obligatoire pour figurer en public et gagner ces 20 pesos mensuels. Dès le 3 mars, Vinyes notait : «Ahir vaig pensar amb les notes castellanes que em caldrà fer. No em determino a deixar el català. Ai l'etern aprenentatge!» Et, le 12 mars, alors qu'il avait déjà livré son premier éditorial : «Em pesa escriure en castellà: no ho sento».

Piège, aussi, parce que les sources allaient manquer, alors qu'il s'agissait de paraître original dans cet univers périphérique. La bibliothèque que Vinyes avait laissée à Barranquilla conservait quelques éléments utiles, malgré les changements du monde. L'inquiétude était ailleurs. «Encara hi ha coses que es poden aprofitar be. El que em mancarà serà el nou. Be feia jo de voler-me suscriure al Mercur de France», avoue Vinyes le 9 mars. Et le 3 novembre, alors qu'il devait écrire son trente-cinquième éditorial, il se désolait : «Expresso el que vaig col·leccionar a França». Tout se conjugait pour qu'il suspende sa collaboration : les 200 pesos de son salaire de professeur – gagnés au prix de sa tranquillité de lecteur et d'écrivain – lui permettaient de vivre et l'usure, entrevue comme danger dès le retour, devait faire aussi son effet chez l'employeur. Vinyes connaissait suffisamment le milieu ; le 16 novembre, il soupçonnait :

«L'Heraldo» no ha publicat encara el meu «Rellotge de Torre» d'aquesta setmana. Suposo que ja deuen estar tips de la meva col·laboració. Els costa 20 duros i aixó, després de sabuda l'anecdota dels 2 duros que reclamava el García Herreros i donaren l'75, fa suposar que

els deu semblar (Juan B. Fernandez) una despesa com per a col·laborador del «New York Times». Faig el propòsit de no enviar-hi res més.

Sa décision ne devint effective qu'à la fin de l'année 1940 et ses collaborations furent ensuite très épisodiques.

Vinyes était conscient qu'il n'avait pas trop d'efforts à faire pour briller à Barranquilla et son prosélytisme du temps de *Voces* s'était évaporé. Il lui fallait aussi consacrer le meilleur de son énergie à son oeuvre. Son journal montre ce qu'était sa ligne de conduite. Le 31 mars, obligé de prendre la parole dans un acte culturel, il emprunte quelques gloses à Eugeni d'Ors et sourit de la réaction élogieuse des auditeurs : «Em trobem subtil i soc d'orsíá».

Sa pugnacité des années 1910 n'était plus de mise, mais son prestige – oublié par lui dans ses années de lutte littéraire à Barcelone – reposait sur des bases solides. Si des Catalans exilés essaient très tôt de renouer avec lui («He rebut el número de Desembre de “Catalunya” de Buenos Ayres. Saben ja que soc a Colombia», 14 mars), il commence aussi à recevoir des publications colombiennes, et même d'écrivains colombiens et *barranquilleros* installés à l'étranger («Es nota que, en el país, es comença ja a saber que soc aci altra vegada», 7 avril). On lui demande même de collaborer à *Revista de las Indias*, de Bogotá : «Em diu (Toledo) que Miramon li ha escrit demanant-li la meva col·laboració per la “Revista de Indias”. M'ensenyà el paragraf i es amable» (31 mars 1940). Dirigée par Germán Arciniegas, *Revista de las Indias* était la revue la plus prestigieuse du moment en Colombie ; d'une certaine façon, aussi, la meilleure puisque les conditions de la guerre en faisaient la seule tribune importante, avec une très relative dimension continentale, et que les bons écrivains colombiens y collaboraient – à côté de moins bons. Cette demande était signe d'une estime véritable, mais Vinyes ne donna pas suite. Il se repliait sur lui-même. L'impossibilité de retourner en Catalogne pesait lourd et l'incitait à se confiner à un espace plus restreint.

LE GERME D'UN GRAND AVENIR

Les faits les plus importants du retour ne se détachent pas des petites péripéties qui faisaient la trame des jours de Vinyes. Il ne pouvait pas savoir qu'il notait un fait capital le 28 février 1940 : «Ve Josep Felix Fuenmayor. Mostra molta alegria en veure'm i em parla d'un seu fill literat». Lui aussi proche de Vinyes au temps de *Voces*, José Félix

Fuenmayor (1885-1966) était un journaliste et un écrivain important, auteur d'un recueil de poèmes et de deux romans alors oubliés, plongé dans la routine locale et pratiquement ignoré au niveau national. Mais il allait devenir l'auteur d'un des meilleurs recueils de nouvelles de la littérature colombienne (*La muerte en la calle*, 1967) et, aux côtés de Vinyes, l'un des deux «vieux» de ce qui serait appelé plus tard «le groupe de Barranquilla». De ce groupe, Vinyes fut le catalyseur, le guide progressivement dépassé par ses jeunes disciples. Le journaliste Alfonso Fuenmayor, le fils lettré dont parlait l'ami, serait un des piliers de ce groupe. Et un autre jeune homme allait apparaître dans le journal de Vinyes : Germán Vargas, lui aussi journaliste de talent et futur pilier du groupe.

C'était la base : Vinyes, José Félix Fuenmayor, Alfonso Fuenmayor, Germán Vargas. Avec les années, ils seraient rejoints par Alejandro Obregón, futur grand peintre colombien ; par Alvaro Cepeda Samudio, futur auteur d'un important recueil de nouvelles (*Todos estábamos a la espera*, 1954) et d'un important roman (*La casa grande*, 1962), et aussi futur pionnier du cinéma colombien ; et enfin par Gabriel García Márquez, futur prix Nobel. Ainsi, dès le 28 février 1940, alors que Vinyes approchait de ses 58 ans et qu'il était tout à la tristesse de l'exil, s'annonçait ce qui allait être l'étape la plus féconde, la plus juvénile et la plus allègre de son magistère colombien. Cette étape a laissé peu de traces écrites (une poignée de textes parmi les quelques dizaines publiées par Vinyes dans la presse locale après 1945) et le magistère s'exerça alors, surtout en conversations de café, d'une façon très informelle. La fictionnalisation que García Márquez a donnée du «savant catalan» dans *Cien años de soledad* nous exempte d'invoquer ici d'autres témoignages écrits – qui sont nombreux mais ne seraient pas plus éloquents.

On peut, certes, voir un lien étroit entre la réticence que Vinyes montra envers le milieu intellectuel de Barranquilla et l'attitude de ses jeunes amis du «groupe», allergiques à toute solennité, au point qu'ils ne voulaient se définir, sauf le peintre Obregón, que comme journalistes. «A pesar de su vida desordenada, todo el grupo trababa de hacer algo perdurable a instancias del sabio catalán», dit le narrateur de *Cien años de soledad* ; c'est sûrement la meilleure façon de dire ce que fut le groupe et ce que fut en son sein le rôle initial de Vinyes. La clé de ce processus se trouve sûrement dans l'américanisation progressive de Vinyes – dont il n'était pas conscient et qu'il n'admit qu'une fois revenu à Barcelone, en 1950 –, ce qui implique qu'il s'était, par là aussi, amplement éloigné du «litterat» qu'il était encore (et que l'on voulait qu'il fût) en

arrivant dans son exil colombien. Nous reviendrons sur cette américanisation à laquelle les autres aspects de la vie menée par Vinyes à Barranquilla ont largement contribué – malgré tout ce qui pouvait lui déplaire ou le tourmenter.

RÊVES DE SUCCÈS

Lorsqu'il regagnait la Colombie, le traumatisme de l'exil ne détachait pas Vinyes de ses frustrations et ambitions de dramaturge catalan. A peine arrivé, il se met à écrire une pièce mûrie l'année précédente en France : *D'horitzó a horitzó*. Il allait passer les années 1940 à réécrire certaines de ses oeuvres antérieures et à en écrire de nouvelles. Il rêvait, jusqu'à l'obsession, de se voir interprété en Catalogne et de renouer avec le succès de *Qui no es amb mi* ou *Peter's Bar*. Outre des causes politiques (la «Violencia», qui épargnait néanmoins Barranquilla, l'arrivée au pouvoir de conservateurs inspirés par le phalangisme espagnol), le retour à Barcelone allait obéir à cet espoir tenace. *Arran del mar Caribe*, drame de Catalans exilés dans la Guajira colombienne, devait être le catalyseur de retrouvailles heureuses – qui n'eurent pas lieu.

Le succès était le principal souci du dramaturge, y compris dans les circonstances où il rédigeait *D'horitzó a horitzó*. «L'obra pot esser de públic», écrivait-il le 29 mars 1940. Un mois et demi plus tard, alors que la guerre sur le front français prenait une tournure inquiétante, il montrait à la fois plus de confiance en lui-même et de scepticisme sur ses chances d'être joué : «Llástima que ara que estic en forma per a escriure teatre d'èxit hagi esdevingut la catàstrofe. ¿Quan tornaré a Barcelona? Els aliats sembla que van perdre» (16 mai). Le 4 juillet, le but restait le même, alors que la déroute franco-anglaise ôtait tout espoir de retour prévisible :

He passat tot el sant dia –diguem-ho així, car passo dies autènticament sants– copiant «D'horitzó a horitzó». A la tarda he pogut llegir els tres actes seguits i n'he tret l'impressió de que si s'hagués posat l'obra a Barcelona hauria estat un èxit. No es pas una d'aquelles meves obres plenes de bona fe i d'autor literari. Ja es més construïda amb murrieria teatral, una teatralitat situada i to menor. Hauré vingut a fer la cosa d'èxit quan no em serà possible estrenar res. «Fum sobre el teulat», també fou un èxit.

La Colombie était une impasse : le pays n'avait pas de vie théâtrale et la représentation d'oeuvres en catalan y était impensable. Un an plus tôt, alors que, pour choisir la sécurité, il initiait le processus du retour à Barranquilla, Vinyes avait caressé

l'idée de gagner le Mexique, qui lui semblait offrir plus de possibilités. Le 13 mai 1939 il avait écrit : «Cap a Mèxic? Cap a Colòmbia? Si es possible, a Mèxic i després a Colòmbia, o si fos possible, després, retorn a Catalunya, a la Catalunya amarada de sang». La léthargie de Barranquilla lui donne le regret de ne pas avoir gagné le Mexique ou l'Argentine, où les exilés catalans pouvaient faire du théâtre. Le 11 décembre, sortant d'une réunion de Catalans, il écrit : « Cartes de Mexic. L'Aveli Artis dirigeix el teatre del "Casal Catalá"; inauguren amb "Terra baixa". Hauria preferit Mèxic a Barranquilla: la capital deu esser molt interessant». Et le 14 : «Llegeixo en "Romance" que Cassona i Madrid col·laboren. Han estrenat "Marie Curie" i Paco Madrid sol una refosa de "La Pau", d'Aristófanes. A Buenos Aires crec que jo hauria pogut fer alguna cosa».

Après dix ans de frustration et d'espoir, le retour à Barcelone allait déboucher sur la dernière déception, due à l'incompréhension du milieu théâtral catalan plutôt qu'à la censure franquiste (c'est du moins ainsi que Vinyes vécut les choses). Et aussi sur la tardive prise de conscience d'une assimilation à la culture hispano-américaine : quelques jours avant de mourir, Vinyes avait commandé un billet maritime pour regagner Barranquilla.

(Pere Elies i Busqueta: 197-198)

UN COUPLE MAL ASSORTI

Le 4 avril 1939, à Paris, Vinyes notait dans son journal : «Escriu a Maria una carta de quatre planes. Ja començo a emprar els remeis heroics i faig el que no volia fer». Après cinq semaines en France, alors qu'il aurait préféré émigrer vers le Mexique cardeniste, il se résignait déjà à l'idée de rejoindre l'épouse oubliée. Quand il arrive enfin à Barranquilla, le 26 février 1940, il évoque la famille qui le reçoit mais n'a pas un mot sur sa femme. María Salazar n'est mentionnée dans le journal que le 5 mars. Le 26 février il avait seulement écrit :

Em reben amb gran efusivitat. Tots un xic mes vells. Geo i Pere molt passats. Mamá Adriana gairebé igual. Narracions. Josep-Antoni em saluda per telèfon. Intento anar a dormir després de dinar: no puc. Veig al despatx de Jordi molts llibres dels meus. La tarda passa enraonant amb l'un i l'altre i escoltant les històries inacabables de mamá Adriana.

Les Salazar (que Vinyes voit plutôt comme une sorte de tribu) étaient une grande famille locale sur le déclin et menaient une vie marquée par le désordre et la pénurie ; l'arrivée d'un réfugié compliquait un peu plus les choses. Les questions d'argent ne

cessent d'envenimer les relations des époux à peine réunis. Dès le 9 mars, Vinyes note que sa femme «segueix ma tancada com sempre». Il commente : «Les dones, perque guanyes diners, son xinxes» (31 mars). Quand il accepte d'enseigner pour quarante pesos («sou de raspa», 23 avril), il n'avait guère le choix : «Son 40 duros, que servirán per a fer callar la gasiveria de la Maria» (25 avril). Quand, en octobre 1940, il gagne enfin un bon salaire, il note encore : «Bralla amb la Maria pels céntims» (21 octobre). Et aussi : «Arranjament amb Maria amb referencia al sou del mes. Acalorament però, per fi, sembla que arribem a un arranjament» (30 octobre). Mais le lendemain, il lui fallait reconnaître que l'argent manquait : «Ve la Maria i veig que, efectivament, no te cap céntim. Li dic que cercaré diner. Tinc cinc duros a la butxaca. Diré que m'els ha deixat Xavier» – Xavier Auqué Masdeu, son associé dans la librairie Ramón Viñas & Cía des années 1916-1923.

D'autres colères pouvaient surgir, notamment à propos de nourriture, Vinyes s'emportant contre la voracité de sa femme : «L'ocasiona (l'empipament) el pudding que me va ofrenar Lluciana. L'imbecilitat i la gola de Maria hi ha obert tallada. Jo gairebé no n'he menjat i ja es a mig» (8 septembre 1940). Ce jour-là, d'ailleurs, la gourmandise était aussi celle de la soeur jumelle (mariée à un autre Catalan, que Vinyes détestait), intrusion de la tribu dans le conflit récurrent du couple. La diatribe s'achevait ainsi : «Quina cosa mes infecta aquesta casa y que voraç i tragaires les bessones».

L'essentiel du problème se situe dans le statut social dégradé de la famille et dans sa culture, qui participe de la culture *costeña* et caricature les traits de l'élite créole des temps coloniaux. L'éducation reçue par María Salazar, avec une instruction que l'on devine élémentaire, l'avait située hors de la réalité quotidienne : «La Maria no serveix sino per a fer vestidets d'infants» (13 mars 1940). Avec ses pratiques charitables de grande dame appauvrie, on approche de la question religieuse, qui pèse lourd dans cette société chaotique, mais on reste encore dans le champ du social, marqué de grotesque. Le 8 avril, Vinyes ironise : «Em diu (Maria) que, dels capells vells que li donen i que no reutilitza, en fa almoines. Qui sap si la seva entrada al cel dependrà d'un capell donat a temps».

Le catholicisme superstitieux de l'épouse – qui est aussi celui d'une large majorité – est ce que Vinyes supporte le moins. Il est de bonne humeur lorsqu'il note : «Processó amb quatre velles i la Maria: cinc velles» (15 septembre 1940), mais il est cinglant, le 6 octobre :

Maria es dona gust a missa. Quina afició al res. No hi ha prous Sants al cel per a que li donen pretextes a parenostres. Es sexe i superstició. Tots creuen en «bruixes». Hi ha dues o tres «endevinaires de sort» que guanyen la vida amplement. Fins ara, temps de vaques flaquíssimes.

UNE FAMILLE CRÉOLE

Avant d'en venir à la société, il faut évoquer cette famille, issue de commerçants qui avaient prospéré grâce à l'essor du port de Barranquilla dans la seconde moitié du XIX^e siècle ; figée ensuite dans une pose aristocratique, elle avait décliné aussi bien en richesse qu'en influence. Les Salazar vivaient dans une demeure aux allures de Parthénon située à l'angle de la Calle Real et de la place principale, à quelques mètres de San Nicolás, «iglesia pro-catedral». La famille était la loupe qui permettait à Vinyes de voir jusqu'au coeur du monde tropical qui l'entourait et qu'il rejetait de tout son pragmatisme – monde tropical dont il allait aussi se nourrir comme écrivain au moment de produire les nouvelles de *A la boca dels núvols* et de *Entre sambes i bananes*. Il avait beau écrire dans son journal : «Sento ben poc els que em volten» (1^{er} juillet 1940), ses dons d'observation ne restaient pas en sommeil, non plus que sa capacité d'indignation.

La question raciale et la sexualité débridée – au moins pour les hommes, s'agissant de l'élite locale – régissent les rapports dans un conglomérat humain qui n'a de la démocratie que l'apparence : la hiérarchie reste celle des temps coloniaux et l'on peut encore parler, en 1940, de «pigmentocratie». A propos d'un fait domestique (départ pour le collège d'une fille naturelle d'un beau-frère), une notation du 28 juillet 1940 met en relief un trait essentiel de cette société métisse inégalitaire :

Aci les «families primeres» es queixen de que els Col·legis del Govern siguin oberts per la plebs: els «segunderos» els omplen, el que vol dir que no hi poden anar els blancs-blancs, aquests que son «oficialment blancs» sense les robes blanques que amb tanta cura planxen les mares. Ens hem tret de damunt –retorn al col·legi– la silenciosa filla natural, de les preferencies de la vella. Les legitimes la protesten, i ella passa altiva, amb els ulls baixos, recordant sempre que es de color. Europa ha eliminat ja tot aixó.

La question refait surface le 2 novembre : «Quina familia! Es diuen aristócrates. La vella corre adelerada darrera dels fills naturals del Doctor».

Le 31 juillet 1940, une scène de grand-guignol montre à quel point la tribu participe du désordre tropical. Il s'agit cette fois des frasques de l'un des neveux :

A la nit intent de drama. El niño Luis, es «sacó» una mosca de segona. Els germans han de venjar l'injúria. Els «cavallers» germans, aleshores feien d'arcavota, ara fan de venjadors. Cal caçar com sigui un membre per a les germanes. Hi hagué crits. Els xofers desarmaren l'agressor el qual portava un revolver de cassà. Les mosses digueren a l'agressor que la seva germana era una meuca i que el que volien era caçar llur germà. La Joselinita es va trencar dues de les llargues ungles que llueix vermellament brunyides. Corregudes en auto a cercar els altres parents. Jo vaig baixar a l'estadi amb una marcada displicència. Les dones foren les furies. No s'atengué al policia. L'escena tingué un marcadíssim sabor tropical. Jo, a la meua hora, em vaig ficar al llit com si no hagués passat res. I em vaig adormir desseguida.

Quelques mois plus tard (21 novembre), alors que le neveu séducteur vient d'épouser une jeune personne de la bonne société, Vinyes note encore :

Se detalls dels amors del nou casat. Seguia prometent a l'altra que es casarien pel civil. El Pare i els fills seguien amenaçant. Aci les dones ofereixen l'honor. Després els pares el vengen, traient-se la mosca del damunt. Tot molt caballeresc.

Les grossièretés de la belle-famille ne manquent pas et Vinyes s'en irrite. Lorsque le mari d'une des nièces, un militaire, revient d'un séjour aux États-Unis (24 novembre), quelques parents font bande à part :

L'altra part de casa, ha fet el dinar d'arribada del «Mayor». S'han menjat per ells sols una gallina sense convidar a ningú. M'empipo car jo, quan he fet una cosa o he tingut una cosa, ha estat per a tots. Però em ve be, per a dir que no enviaré res al nebot casat de nou, ni faré ofrena de Nadal a les altres. Verament no em lliga res amb ningú de tota aquesta gent.

C'est surtout l'extravagance qui marque en profondeur la tribu, derrière la façade hellénique de la demeure. Le 28 avril 1940, Vinyes s'amuse du calamiteux dénouement d'un festin offert au chirurgien qui avait opéré une des fillettes de la maison :

Tota la casa espera. Han fet un plat de peix que els ha quedat magnífic: un zábalo amb panses: molt, però molt bo. Arriben a les vuit tocades el Major Mora i el Metge. Venen embriacs fins al coronell. I adeu festa. El peix magnífic queda. L'Hernando s'adorme de cap a la taula. L'altre aguanta, però no menja res, i fa tintines. La pobra i aristocràtica Cora s'havia passat el dia a la cuina i les altres nebodes s'havien passat el dia fregant per a obsequiar a dos torrats. Coses d'América.

Et il ne pardonne rien, pas plus la routine alimentaire («Retorn a casa, on dino amb l'arroç blanc, les patatetes, la carn picada i el bananet fregit. Soparé amb el mateix.

Aquesta gent si que no es trenquen el cap amb la cuina», 26 mai) que la superstition, qui est celle de toute la société. «Quin religiosisme tan estrafalari», note-t-il (15 juin 1940) après avoir subi des propos fervents, stupides selon lui, sur l'histoire du miraculeux Santo Ecce Homo de Valledupar.

LA SOCIÉTÉ : SEXE, RELIGION, ALCOOL, RACE

Si Vinyes voyait la société *costeña* à travers sa belle-famille, il l'observait aussi depuis son balcon, idéal pour assister aux cérémonies civiles (il y avait une statue de Christophe Colomb) et aux processions religieuses célébrées sur la place de San Nicolás. Avec la Semaine Sainte de 1940, il retrouve des traits qu'il avait peut-être oubliés mais qui s'imposent à lui avec la signification qu'il leur avait donnée en d'autres temps. Le Jeudi Saint (21 mars), il résume le discours du vicaire général puis suggère à la façon expressionniste ce qu'il devine sous les apparences :

I sospita (el bisbet) que a Barranquilla la gent sent la paraula divina, com qui sent ploure.
Passen les llangoroses visitant el monument amb el sexe tumefact arran de faldilles: sembla que hagi de sortir per anar-se'n de motu propi a la bragueta del promés o xicot que les acompanya.

Le lendemain, Vendredi Saint, il décrit une pratique extravagante à ses yeux :

Surt la processó. Quina quantitat de brivalls i mossetes disfressats de nazarens i doloroses.
Surt una Creu, la gronxen. Surt el Sepulcle: el gronxen. Surt la Dolorosa: la gronxen. Aci, com que un dels plaers principals es l'hamaca, hamaquejen els idols per a fer-los feliços.

Quelques mois plus tard (le 25 septembre), il évoque, sans entrer dans le détail, un autre aspect de la religiosité *costeña* :

Recordo el que em contà el meu nebot dels espiritistes locals. S'agafaren amb que un vell era Santa Teresa rediviva i li ompliren la casa de flors. L'escena es repetia cada dia. Per fi un amic li va dir aixó de que siguis dona, Santa Teresa i no Felip el bell.

Avec le désordre sexuel et la superstition, le goût de l'alcool est un trait marquant de cette société, un trait qui choquait profondément Vinyes (que García Márquez, dans son article nécrologique de 1952, appellerait «El bebedor de Coca-Cola»). Le 15 août 1940, il écrivait :

Ací les dues grans diversions son l'embriaguesa i les dones. Es possible que allà també, però s'ha trobat mitjà de matitzar-ho i es beu, però es menja; es cerca la dona però matitzant. El paisatge hi fa molt. Ací tot es producte de frescs a frescs.

Sa froideur à l'égard de García Herreros est due à la répugnance qu'éprouvait Vinyes pour les ébriétés de ce personnage pourtant doté d'un vrai talent d'écrivain – guère mis à profit, il est vrai. Vinyes notait : «Passa la tarda i ve Garcia Herreros, avui sense l'embriaguesa de sempre» (28 février 1940), ou bien : «Al captard ve Garcia Herreros amb la borratxera més feixuga que li he vist» (14 mars).

Quelques années plus tard, l'alcoolisme continuait à le choquer dans le spectacle de la société *barranquillera*. Dans son cahier n° 19 (commencé le 8 mai 1943), il écrivait cette courte fable :

L'avi, el pare, i el net, tots tres negrets, han celebrat abundantament l'abolició de l'esclavitud. El pare morí de tant persistant celebració com n'havia mort l'avi. Es possible que el net en morí també, car beu a raigs. Canta cants negres, posa cumbies, es devot de la rassa lliure i viu en constant celebració del faust esdeveniment que el portará la mort. Per sort no te fill.

Et à peu près dans la même période (cahier «Apunts», commencé semble-t-il en 1942 mais comportant une majorité de notes de 1944), il fixait en quelques lignes une scène de rue :

El que no es veu a Europa. Les cinc de la tarda. Sol en començ de posta. Carrer ample amb gran blancor de noies que surten de un col·legi municipal: blancor de vestits i negror de cares. Cinc o sis mulatos porten el taütet d'un albat. Darrera del taüt va una parella. Suposem que el desconhortat pare i un company del pare. Un i altre fan tintines. El Pare canturreja l'embriaguesa. L'acompanyant li carrega esse a les esses. De la butxaca de darrera de les calces en surten dues ampolles de Ron. I cap al cementiri.

On voit qu'il tendait à associer alcoolisme et race, là où il eût mieux valu voir une condition sociale favorisant un mal social, en principe plus répandu dans les couches basses que dans l'élite. Comme il ne partageait pas les critères socio-raciaux de sa belle-famille (critères coloniaux, antérieurs et étrangers au racisme pseudo-scientifique) et comme, même, il voyait chez ses parents *barranquilleros* le ridicule du souci d'une pureté de sang à laquelle il ne croyait pas, Vinyes percevait le métissage comme le signe permanent qu'il était là où il n'aurait jamais voulu revenir. C'était le rappel incontournable de sa condition d'exilé : un rappel parmi d'autres, mais le plus évident.

Ainsi, le 5 novembre 1940, Vinyes écrivait : «Les vies, les cares, les cases, tot em fa pensar que no son dels meus. El bo es que l'exòtic no em colpeix. Tot m'es conegut. Es cosa rebregada, de calaix».

Au lendemain de son retour (27 février), retrouvant de vieux amis catalans, il s'attriste d'une perte de catalanité, perte marquée de métissage, signe trop net d'une dilution d'identité dans le creuset latino-américain :

Tot canviat. Nou anys; la noia s'ha casat amb un «fosquet» i te una criatura especial. Se m'apropa: em toca la barba, es posa a plorar, i plora que plorarás. Ja no se li pot parlar català d'un tot: cal barrejar idiomes.

Le 7 mars, il énumère ce qui, dans le spectacle de la rue, est déjà devenu son pain quotidien. Négritude et métissage se combinent à d'autres éléments typiques : vautours de la Caraïbe, moustiques, chaleur («... desfilada de negres y mestissos pels carrers, "goloros", mosquits, calor...»). Le 9 mai, l'observation est presque la même : «Si contemplés la gent, en passar pel carrer: quina gent! He vist una negra amb la boca pintada: "la fossa dels morts". Elegancies que fan riure. I calor. I ofegament». Le 17 mars, présenté au gouverneur, Vinyes recourt à la touche raciale dans son bref et cruel portrait : «Es vagament negret i quadrat com un rellotge de calaixera». Le 15 mai, observant de son balcon une cérémonie officielle, il note : «Uns boy-scouts locals amb la mateixa vestidura caki d'Europa i el mocadoret vermell, ensenyen unes cames negres i un rostre de simi». Le temps qui passe et la conscience de l'exil, une certaine lassitude même, se font sentir : bientôt, le journal ne présente que des allusions neutres (comme «les cares», dans la note déjà citée du 5 novembre) ; le 12 juin, Vinyes est plutôt en quête d'un signe lui disant qu'il n'est pas sorti du monde occidental : «Soc al balcó a les sis del dematí ja banyat i vestit. Voldria comptar els blancs que passen. Un. Tots son enmorenits».

LA VILLE

Regagner Barranquilla, c'était retrouver un lieu trop familier, mais les premières impressions sont bonnes : la ville s'est modernisée et Vinyes écrit le soir de son arrivée : «Constato que Barranquilla está molt il·luminada i que ha progressat». Le 4 mars, le quartier résidentiel du Prado inspire un commentaire élogieux, qui n'occulte pas tout à fait la nostalgie catalane :

Aquells carrers qu'eren sorrals ja estan asfaltats i ben asfaltats (...). S'ha edificat molt i l'edificació ha deixat el monument per a fer cases algunes no pas desplaents. Res nou en arquitectura, res arranjat, però si cases la majoria clares: la nota de presons y de murs obscurs la donen poques. El passeig m'ha plagut. Hi ha un monument crec que a la Republica que no m'ha semblat pas dolent. En conjunt, sense que em plagui, Barranquilla s'ha desgallinerat un bon xic. Amb uns quants diners al mes hi poden viure. Jo no em veuria pas amb cor de viure-hi. Ja em cal Catalunya.

Le 10 mars, un quartier populaire suscite aussi une remarque positive : «... pas-sejada pel carrer de les «Vaques», ja esfaltat i agensat, ben diferent del de les meves passejades d'altres temps. Al final, on hi havia ombra, hi segueixen les cases. Hi he comptat quatre cines». Les mois suivants voient des notations comparables : «Barranquilla ha canviat d'aspecte i s'ha fet gran. Hi ha bons edificis i carrers que fan goig» (27 avril) ; «Barranquilla ja te un bon aspecte de ciutat tropical» (26 mai).

Mais les signes de progrès s'effacent à force d'être vus et, d'ailleurs, la surprise initiale n'avait pas fait taire les réticences de l'exilé. Vinyes avait écrit le 2 mars : «Passejant he sentit la sensació del desballastament tropical de la ciutat. No hi ha res íntim, ni típic, ni passejable. Els ulls mai no reposen. Sempre salten i baixen i topen amb clots». Et le lendemain, trouvant là aussi, déjà, un signe d'aliénation religieuse : «Progrés extern, però dintre de les cases les mateixes coses. Quin abundor de “Sagrats Cors de Jesus”, es el quadre decoratiu obligat».

Tôt apparue («Dia ja entrat a la categoria dels dies ordinaris», 29 février), la monotonie imprime sa marque partout. Après un mois et demi (14 avril), elle ouvre la voie à une conscience aiguë de l'exil :

Entre esclatxa i esclatxa del dia sento l'aburriment no precisament del diumenge sino de Barranquilla. Dono als que han fet diners aci tot el que hagin pogut guanyar, per aquests anys meus passats a la meva terra. Res, com alló!

Encore quelques mois – sous le signe des victoires allemandes, il est vrai – et la ville n'est plus que monotonie : «Ja no se per on passar per a notar un canvi. Monóton tot» (25 octobre). L'exil ne faisait que commencer.

L'EXIL

Vinyes vivait dans la douleur depuis sa fuite de Barcelone et plus encore depuis le moment où, moins optimiste que d'autres, il avait envisagé de gagner la Colombie. Une fois à Barranquilla, alors que, le 25 mars, la guerre européenne semblait stagner et que remontaient d'amères sensations du séjour antérieur, le désespoir affleure :

Hi ha hagut moments en que m'ha semblat que em reapareixia aquella enyorança i aquell tedium vite que només de recordar-los em feien por. L'últim any del 30 al 31 que vaig estar a Barranquilla es d'un record esgarrifós. I no se res de ningú. Aïllat. Un mes per anar una carta i un mes per tornar si contestan desseguida.

Le 12 mai, lorsque commence l'offensive allemande, l'angoisse apparaît : «He tingut l'impressió que es perdria la guerra. I si es perd, despedeixat de Catalunya, noi Ramon! M'he ficat al llit amb aquesta impressió angoixosa». Lorsque la France est vaincue et occupée et que débute la bataille d'Angleterre, le 7 juillet, c'est l'idée de l'exil définitif et de la mort qui s'impose :

Un diumenge letàrgic. Ja está be. Europa es totalitza y va posant muralla a la creença del meu retorn. Em vaig conformant amb l'exili, i amb esser enterrat en terres d'América. L'enveja que tindré pel cementiri de Berga.

Tant que ne s'annonçaient pas clairement de longues années de guerre, une impression de provisoire pouvait rassurer ; ainsi, le 26 avril :

El que em cal es passar com millor pugui els anys que m'hauré de quedar aci. I dic anys, car, tal com van les coses, no em sembla pas que es pugui tornar a la nostra terra amb la velocitat amb que creien que hi tornariem els il·lusos de Tolosa. Sigui com sigui, prefereixo estar-me aci. Allá no sé que hi pot passar.

L'idée de la mort était liée dans un premier temps à celle d'un retour en Catalogne et d'une sépulture dans le cimetière du village natal. Vinyes écrivait le 1^{er} mai :

Avui menjaré l'arròç blanc de cada dia amb les patates, el plátan, i la carneta de cada dia. Retornaré a Catalunya? Ai les roses de la meva Terra, i la meva Terra! Aci estic magníficament be, literariament tinc més prestigi que a la meva Terra. Però Catalunya és Catalunya. Voldria viure a Barcelona i morir i esser enterrat a Berga on tinc els meus pares enterrats. La família a

Barranquilla te un magnífic panteó en forma de capella gòtica, però aquella quietut, i aquell ventet que mou dolsament l'herva de la serra de Casarapons, ¿on és?

Cette idée prend sa forme la plus triste avec la déroute franco-anglaise. La mort en Amérique et le cimetière de Barranquilla s'annoncent comme seule issue : «No se si l'any passat em preguntava on passaria el 14 de juliol d'enguany. Avui no m'ho pregunto. Endevino que el passaré aci. I quants d'altres? M'hi colgarán, es més que probable». Et Vinyes ne pouvait faire comme ceux qui avaient été les associés de sa librairie ; il écrivait le 2 novembre :

I pensar que la meva estada a América pot perllongar-se fins que me'n vagi per sempre! Em caldria repetir –i m'ho repeteixo sempre– que materialment visc millor del que viuria a la meva terra, però encara no he renunciat d'un tot. Veig molts que ho han fet: Massip, Xavier, per exemple, però jo no puc.

Même les sensations physiques imposaient l'évidence brutale de l'exil. Le climat tropical n'avait pas encore instauré des habitudes. A Barranquilla, octobre n'était pas l'automne ; une notation du 1^{er} novembre :

Ahir, un ventet fresc –entre la gran xafegor del dia– va fer entrar dues fulles mortes a la sala d'espera del Col·legi. Vaig pensar –amb molta imaginació– amb la tardor d'allà. Encortinaven les finestres unes grimpadores verdíssimes, plenes d'estiu. Calia força imaginació (per a) apuntalar en dues fulles mortes tota l'evocació d'una tardor catalana. L'enyorament hi es.

Et décembre n'était pas l'hiver : «Em sento enyorós. Será el mes? El Desembre congelat aci es regat de vent, un vent llençol que passa de cap a cap del dia, esbategant i blanc» (9 décembre).

«APLATANAMIENTO»

Dans sa volonté de résister à la routine, Vinyes n'était pas moins lucide sur lui-même que sur son environnement. Le 29 février, il observait déjà : «M'estiro al llit per fer migdiada (ja em torno tropical)». Et après quatre mois (28 juillet) : «Passen unes hores i em torno allitar per una hora de repós. Repós de qué? Som al trópic». Mais la notation la plus importante est celle-ci, du 1^{er} mars : «Ja em vaig aplanant. Avui fa vuit dies que estava a punt d'arribar a Curaçao. Vuit dies només i sembla qui sap el

temps que fa. La meva arribada ja ha anat caient al cove de les coses pretérites». On y reconnaît la clairvoyance de Vinyes sur l'univers où il avait assez vécu pour savoir ce qui le guettait : la rapide indifférence du milieu et aussi sa propre accoutumance, exprimée par la notion très caraïbe de l'«aplatanamiento» – l'habitude que prennent les étrangers de manger la banane-plantain frite, qui vaut pour une acceptation de tous les comportements tropicaux. Il fallait être lucide pour observer, dès le 2 mars :

Ni la situació d'Europa m'interessa tan com m'interessava quan era a Europa. Que lluny Europa! I quin desvinculament sento. Encara no he escrit a Carrion, el que vol dir que no m'apresso pas a nuar lligams. Es alló que em deia el Carles Riba: «d'allà ningú no escriu». Veuré de fer l'esforç,

et pour reconnaître (7 mars) : «... llegida de diaris, aquests fins amb una relativa indiferència, malgrat la guerra».

La correspondance avec la famille laissée à Barcelone ne pouvait qu'être rare, en raison de longs délais encore allongés par la situation de guerre (Vinyes ne reçut que deux lettres des siens en 1940). Mais il fallait aussi exister à nouveau en tant qu'écrivain catalan et donc renouer avec la diaspora. Si Vinyes avait reçu très tôt une revue catalane de Buenos Aires, il ne s'empresse pas de réagir. La plupart de ses informations sur ses confrères exilés lui vient de réunions hebdomadaires tenues chez un autre Catalan, Joan Solé i Pla. Celui-ci correspond avec les groupes de Mexico, Buenos Aires et Bogotá afin que les exilés de Barranquilla s'insèrent dans la vie culturelle des Catalans d'Amérique. Vinyes s'intéresse aux nouvelles reçues (c'est là qu'il s'informe des activités théâtrales de Mexico et Buenos Aires), mais il ne collabore guère.

Il y avait en lui une aboulie dont il devenait plus conscient à mesure que les semaines passaient. Le 19 juin, il écrivait :

Em dedicaré a escriure cartes. Comença a ser hora. Escriuré a Bones Ayres. I si puc, em posaré amb comunicació amb els de Mèxic. Els de l'Argentina deuen tenir noves de França. Miraré si compro una màquina d'escriure quan ganyi els 200 que serà en octubre. I em cal tenir correspondència amb Bogotà.

Le mois suivant, il notait au passage (16 juillet) : «He d'escriure cartes, i no ho faig». Et le 5 août : «En el que va de setmana em proposo a escriure a Mèxic, a Carner i a l'Argentina. També escriuré a casa. Em cal posar-me altra vegada en comunicació, car ho he descurat molt». Au total, sur les dix mois de 1940 passés à Barranquilla, il

semble avoir écrit très peu de lettres. Il signale au moins un échange avec son ami Pau Vila, alors installé à Bogotá dans l'enviable situation de géographe quasi officiel de la présidence de la République. L'indolence tropicale avait, d'une certaine façon, marqué Vinyes, et celui-ci avait, en effet, vécu un «aplatanamiento».

RETOUR À LA LITTÉRATURE

Dans cette désolation, quelque chose de neuf s'annonçait pourtant. La rencontre d'une nouvelle génération d'intellectuels *barranquilleros* – en 1940 les seuls Alfonso Fuenmayor et Germán Vargas – était porteuse d'avenir, mais l'essentiel était peut-être ailleurs pour l'écrivain Vinyes ; l'écrivain et non le dramaturge. Un épisode drôlatique de la vie régionale, en juillet 1940, apportait une semence qui n'allait prospérer que peu à peu, mais qui était d'importance. Le 10 juillet, Vinyes notait :

El primer que em porta el dia es l'història de l'home convertit en caimà. Es d'allò més fort. La mateixa història de l'ampolleta que he llegit no se on. Però abonat com realitat i amb dibuixos de l'home. Es veu que es un caimà molt gran. Cal aprofitar-ho per a uns contes d'exili, en català, per si algun dia es poden publicar a Catalunya.

Une femme du village de Plato, situé sur le bas Magdalena, venait de faire savoir aux journaux et aux radios que les pêcheurs du fleuve ne devaient pas tuer de caïmans car un breuvage magique avait changé son fils en caïman. Vinyes avait vu d'emblée que ce fait divers pétri de superstition était riche de possibilités littéraires. Le 18 juillet, il le commenta dans une de ses notes de *El Heraldo* (et le soir il notait dans son cahier : «S'ha comentat el meu comentari de l'home-caimà») :

He oído comentar con indignación el éxito obtenido por el cuento del hombre-caimán. –«Nuestros tiempos no deben creer en patrañas»– hubo quien exclamara. A mí el éxito no me ha extrañado. (...)

No acierto a precisar si es el inglés Stevenson, autor de «El hombre metido dentro de una botella», el que tiene un cuento idéntico al del hombre-caimán, que tanto éxito alcanzó en Barranquilla. Conste que no creo que la fantástica vida del «caimán mico hombre» de los tres dientes de oro sea un plagio. Hay en el cuento que recuerdo, lo del agua encantada, lo del espanto del amigo al ver la realidad del maleficio o beneficio, lo del arrojar el frasco milagroso y lo de la aparición del caimán en los pueblos. Le falta la parte patética de la madre que reconoce al hijo, a pesar de la metamorfosis, la fijación posibilitadora de que el hombre-caimán se llama Saúl Montenegro y la facilidad geográfica de que el episodio sea situado en un pueblo ribereño del Magdalena. (...)

Cuando la fantasía se mezcla con la realidad adquiere un vigor extraordinario. (...)

La maravilla del hombre-caimán deriva su éxito de la proximidad a nosotros de lo extraordinario. Si se cuenta lo mismo como cuento, firmado por un autor inglés o colombiano, es posible que alguien se hubiera divertido, pero es seguro que la redacción de *El Heraldo* no hubiera sido perturbada por más de cien llamadas telefónicas.

L'idée était née d'écrire des nouvelles nourries de ce que l'on n'appelait pas encore «le réel merveilleux» – une voie que la littérature hispano-américaine commençait seulement à pressentir et n'emprunterait que quelques années plus tard. On comprend mieux ainsi, d'ailleurs, que la brève cohabitation de García Márquez avec Vinyes dans le groupe de Barranquilla ait pu engendrer un dialogue fécond.

Deux notations du cahier 15 (utilisé du 7 janvier 1942 au 8 mai 1943), de niveaux très différents, disent chacune à sa façon le chemin que suivait Vinyes. La première, située dans le sillage du surréalisme, résume l'esprit des expérimentations auxquelles il se livrait alors ; quand bien même elle aurait été copiée chez un autre auteur, elle n'en serait pas moins éloquente : «Histories rares? Tal vegada "increïbles". Però la meva finalitat no es altra que d'agrandir les vostres possibilitats d'acceptació, de tornar-vos més crèduls, d'augmentar la vostra experiència humana». La seconde, cocasse mais finement écrite, était comme un souvenir de l'homme-caïman de 1940 :

Vaig ver un cocodril vora meu. Em creïa mort. Em va demanar dos o tres articles meus. Que els hi llegís. Llegiu be. Després em va dir que n'hi mastegués uns quants i que n'hi fes boletes per a menjar-se'ls com a postres en les quatre festes anyals. Pel caprici vaig pensar que es tractava d'una cocodrila en peu de cria.

Vinyes n'a pas écrit aussitôt les nouvelles qui devaient donner le recueil *A la boca dels núvols*, primé en 1945 aux Jeux Floraux Catalans de Bogotá et publié en 1946 à Mexico, et le recueil posthume *Entre sambes i bananes*. Dans ses divers cahiers, c'est seulement en 1942 que l'on identifie les premiers signes de ces récits qui cristallisent sa vision des extravagances quotidiennes de la Caraïbe métisse. Il y réglait des comptes personnels (notamment avec sa belle-famille dans «Molt ben casat a América!») mais il y exprimait aussi une façon de vivre le monde : l'étrange et le surnaturel dans le quotidien. Par là, bien que ses textes aient eu très peu de lecteurs – d'excellents lecteurs, dont García Márquez –, il se situait aussi dans le devenir de la meilleure littérature colombienne et hispano-américaine. Après son retour à Barcelone, il écrivit le 28 août 1950 à son ami Germán Vargas : «En Barranquilla los veía a Uds. cada día. Aquí hago

peña literaria los miércoles y sábados, y muchas veces no voy. Me dicen que me he americanizado. Bueno!»

Sur le plan vital, son désir de regagner la Colombie, alors qu'il était au seuil de la mort, dit assez ce que lui avait aussi apporté l'exil. Ses agacements et ses sarcasmes sur la vie quotidienne *costeña*, ses tourments d'exilé aussi d'une certaine façon, l'avaient mis en communication profonde avec une culture qui lui était de moins en moins étrangère. C'est sa production narrative qui dit le mieux ce qu'il y avait de prémonitoire dans cette observation apparemment anodine du 1^{er} mars 1940 : «Ja em vaig aplanant».

JACQUES GILARD
Université de Toulouse-Le Mirail

BIBLIOGRAPHIE

- CEPEDA SAMUDIO, A. (1954) *Todos estábamos a la espera*, Barranquilla, Librería Mundo, 73 p.
- (1962) *La casa grande*, Bogotá, Mito, 221 p.
- ELIES I BUSQUETA, P. (1972) *Ramon Vinyes i Cluet: un literat de gran volada (1882-1952)*. Barcelona, Rafael Dalmau, 225 p.
- FUENMAYOR, Alfonso, 1978. *Crónicas sobre el grupo de Barranquilla*, Bogotá, Instituto Colombiano de Cultura, 209 p.
- FUENMAYOR, José Félix, 1967. *La muerte en la calle*, Medellín, Papel Sobrante, 147 p.
- GARCÍA MÁRQUEZ, G. (1952) «El bebedor de Coca-Cola», *El Herald*, Barranquilla, 24.05.1952, p. 11.
- (1967) *Cien años de soledad*, Buenos Aires, Sudamericana.
- GILARD, J. (1982) «La experiencia americana del sabio catalán de García Márquez», *Quimera* 18, pp. 57-59.
- (1984) «El grupo de Barranquilla», *Revista Iberoamericana*, vol. L, 128-129, pp. 906-935.

- (1989) *Entre los Andes y el Caribe. La obra americana de Ramón Vinyes*, Medellín, Universidad de Antioquía, 407 p.
- LIMA, E. de (1942) *Folklore colombiano*, Barranquilla, édition de l'auteur, 221 p.
- LLADÓ I VILASECA, J. (2002) *Ramon Vinyes i el teatre (1904-1939)*, Barcelona, Universitat Autònoma de Barcelona, Tesi Doctoral, 1031 p.
- VINYES, R. (1929) *Qui no és amb mi...*, Barcelona, Joaquim Horta Impressor, 123 p.
- (1930) *Peter's Bar*, Barcelona, *La Escena Catalana*, n° 318, 24 p.
- (1946) *A la boca dels núvols*, Mèxic, Col·lecció Catalonia, 247 p.
- (1972) *Arran del mar Caribe*, Barcelona, *Estudios Escénicos* 15, pp. 65-152.
- (1982) *Selección de textos*, vols. I & II (sel. y pról. Jacques Gilard), Bogotá, Instituto Colombiano de Cultura, 626 & 400 p.
- (1985) *Entre sables i bananes*, Barcelona, Bruguera, 155 p.
- VARGAS, G. (1977) *Voces, 1917-1920*, Germán Vargas ed., Bogotá, Instituto Colombiano de Cultura, 433 p.